

Peindre

Paul Marram

Paul Marram

Peindre

© Paul Marram, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0815-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Jannecke

Lorsque le soleil se cacha derrière le toit vers midi, Gabriel posa ses pinceaux. La lumière ne lui convenait plus, il savait par expérience qu'il valait mieux interrompre la séance. Son galeriste attendrait. Il replia son chevalet, rangea ses couleurs, ses palettes, méthodiquement, comme d'habitude. Soudain, il éprouva une sensation étrange, une sorte de gêne. Il se retourna. Juste derrière lui, sa nouvelle voisine se tenait assise par terre, en tailleur et elle le regardait. Ce n'était pas la première fois.

— Je vous ai fait peur, désolée... Je ne voulais pas vous déranger.

— Non. Je suis juste un peu surpris.

— Je ne savais pas que vous étiez peintre..

— Amateur.... Seulement amateur.

— J'aime bien votre bouquet. On dirait du Van Dongen, en plus éclatant.

On l'avait déjà comparé à Van Dongen.

— C'est quoi votre secret pour la vivacité des couleurs ?

— Je peins le matin, quand il fait beau avant la forte lumière du midi. Enfin, je fais ce que je peux surtout.

— Acrylique ?

— Oui, acrylique.

Elle redevint silencieuse. Gabriel continua à ranger son matériel. Après un assez long moment, elle posa une nouvelle question.

— Vous avez d'autres sujets que les fleurs ?

Il préféra mentir.

— Rarement. Les fleurs, c'est mon univers.

— Vous savez, je prépare les Beaux-arts.

— Pas facile d'entrer... Vous êtes dans un atelier ?

Elle secoua la tête mais il lui sembla qu'elle n'avait pas entendu la question, qu'elle était perdue dans ses pensées. Il en profita pour l'observer avec une plus grande attention. Depuis son arrivée, cette fille l'intriguait. Elle n'était pas ordinaire. Quelque chose sortait de la norme à cause de son attitude à la fois familière et distante, de sa voix aussi qui était particulièrement profonde.

— Bon, j'y vais !

Soudain, elle se leva et elle s'effaça derrière le mur. Gabriel aurait aimé la garder près de lui encore un moment. Son départ lui causa un vif dépit et il fut très surpris de constater à quel point il regrettait sa présence. Cela ne lui ressemblait pas.

Quand il s'installa dans le jardin pour la seconde séance de travail de la journée, le désir de la revoir troubla son rituel de mise en condition. Le soir, il explorait d'autres sujets, plus intimes, qu'il n'exposait pas. Il préférait tenir cette production secrète, invisible. Depuis un mois, il avait repris la série des dolmens, des toiles peintes hâtivement l'été dernier, la plupart inachevées ; il les fouillait comme des scènes de crime pour tenter de comprendre ce qu'il pouvait bien trouver d'intéressant dans ces gros cailloux. En vérité, il ignorait ce qu'il cherchait avec autant d'opiniâtreté. A cause du souvenir de Jannecke, il flottait comme un cerf-volant au-dessus de son travail, il n'arrivait pas à se concentrer, il avait la tête ailleurs. Enfin, vers sept heures, elle apparut dans le jardin. Ils s'observèrent en silence tandis qu'elle s'approchait de la clôture. Le coeur de Gabriel se mit à battre dans sa poitrine, si fort qu'il lui sembla qu'elle pouvait l'entendre.

— Ca n'a rien à voir avec le tableau de ce matin. Vous avez d'autres sujet que des fleurs, je m'en doutais !

— C'est vrai. Je peins le matin et le soir dans deux mondes différents. C'est un

équilibre personnel.

Elle hocha la tête et regarda ailleurs. Elle semblait mal à l'aise, indécise. Gabriel tenta de renouer le lien.

— Ils sont partis vos parents ?

Elle fit non de la tête puis elle lui lança un petit signe avant de disparaître.

Incapable de reprendre son pinceau, il ramena une des chaises devant la toile et il s'installa pour inspecter son travail de la journée. Cette fille ne pouvait rien lui apporter. La maison d'à côté accueillait des locataires toute la saison. Jannecke venait d'arriver, bientôt, elle repartirait, comme les autres. Il ne fallait pas se disperser. L'important pour lui, maintenant, c'était de peindre, beaucoup, longtemps, sans arrêt, sans se décourager, de travailler jusqu'au moment où une sorte de nausée, reconnaissable immédiatement, l'empêcherait de continuer. Mais, ce soir, il ne parvenait pas à réfléchir. Le visage de Jannecke s'imposait devant la toile, intrusif, insistant. Pourtant, il savait que la peinture représentait une activité nécessaire à la régulation de son existence. Il devait donc s'en occuper sérieusement, oublier qu'il faisait de l'art. De cette façon, il se mettait en harmonie avec lui-même. Une fille de hasard ne pouvait pas troubler son équilibre...

Soudain, par dessus le mur, il entendit clairement la voix de Jannecke qui parlait à sa mère.

— Je vais chez le voisin. Si tu me cherches, je serai là, juste à côté.

Il se figea un instant. Quelle petite impertinente... Sans doute un mensonge pour se tirer de la maison en douce. Le temps d'y penser, il entendit la sonnette retentir à la porte d'entrée. La jeune femme était là, souriante, un peu mal à l'aise et très naturelle en même temps.

— Je me suis dit qu'on devait faire connaissance...

Il s'effaça pour la laisser entrer. Un mètre soixante-dix environ, une grosse tête, plus femme qu'il ne l'avait imaginée. Tandis qu'elle s'avançait vers la terrasse en traversant les pièces de la maison, il la suivait, sans savoir quoi lui dire. Quand elle fut arrivée devant la toile, elle s'arrêta net. Sa visite semblait

n'avoir pas d'autre motif.

— Je n'avais encore jamais vu un dolmen en peinture ! Il n'y a aucun second degré, on est bien d'accord. Vous peignez des dolmens réalistes ?

— On peut se tutoyer. Je préfère. Exactement, je suis un peintre figuratif. Il en reste encore...

— Et des fleurs ? Le matin.

— Oui. Les fleurs, je les vend aux touristes, je ne les garde pas. Si tes parents veulent un souvenir, je leur ferai un prix.

Elle ne répondit pas. Elle avait toujours le nez sur la toile. Elle jeta un oeil vers les tubes de peintures.

— Pas d'acrylique ?

— Jamais le soir.

— Trop marrant ! Excuse-moi mais tu me fais trop marrer ! Tu ne te fous pas de moi, au moins ?

— Non, pas du tout. Je me suis fixé des règles, il y a dix ans. Plein de petites règles dans plein de domaines et je les suis à la lettre. Tu bois quelque chose ?

— Oui... Je peux regarder ce que tu as ?

Ils se dirigèrent vers la cuisine. Après avoir choisi, elle lui demanda où il rangeait ses toiles. Il lui répondit qu'elles se trouvaient à l'étage mais il ne lui proposa pas de visiter l'atelier. Il était trop tôt.

— C'est super minimaliste chez toi. Il n'y a rien qui traîne...

Gabriel ne releva pas l'observation.

— Puisque tu es là, parle-moi de toi, Jannecke. Tu m'as dit que tu préparais les Beaux-arts. Tu travailles sur quels sujets ?

Elle fit une grimace, puérile.

— C'est bien le problème. Je n'ai aucun sujet pour mon projet de fin d'année. Enfin, j'en avais un mais je l'ai planté après avoir bossé comme une folle dessus. Maintenant, je suis dos au mur et c'est la cata.

Sa voix tremblait. Il poursuivit, très calmement, comme si cette émotion le laissait indifférent.

— Tu peux me parler de ton projet ?

— OK, d'accord... J'ai choisi de parler des animaux d'un petit parc animalier en province. C'est un endroit assez triste. Quand on y retourne plusieurs fois, l'impression devient carrément déprimante. Les gens passent et les pauvres bêtes restent là. Certaines ont l'air de s'habituer mais la plupart, elles souffrent.

— Tu les as peintes, dessinées ?

— Non. Ma première idée, c'était de faire des maquettes en bois ou en carton et de créer des animaux en pâte à modeler parce que les visiteurs, ce sont surtout des enfants. Mais, c'était vraiment trop nul. J'ai juste gardé les photos. Il faudrait que je scénarise, que je raconte une histoire... Je ne m'en sors pas. Ca me déprime complètement.

— C'est à ce point ?

Jannecke renifla avant de se ressaisir et de sourire nerveusement. Gabriel poursuivit sur le même ton un peu froid et distant.

— Tu peux me montrer ?

Après avoir longuement regardé les photos sans poser de question, il lui parla avec plus de chaleur.

— Tes photos sont très belles, Jannecke, magnifiques même. Si tu conçois une scénographie d'exposition, tu as ton projet. On devine une vraie sensibilité et de la technique. Il y a une grande unité dans ton travail. On voit que c'est pensé, que tu as une démarche. Ce qui te manque, c'est un récit, c'est ça ?

Elle hocha la tête.

— Tu as montré tes photos aux responsables du parc ? Tu pourrais leur proposer une étude sur la manière dont les animaux se choisissent un coin à eux alors que leur cadre de vie est offert en permanence au regard des visiteurs. Ils ont certainement des données là-dessus.

— Tu crois ? Quand je leur ai proposé de collaborer avec moi, ils n'ont pas voulu. Je vais me faire jeter, c'est certain. Et puis, qu'est-ce que ça changerait ? Enfin, tu m'as dit des choses gentilles, merci. Je vais y réfléchir.

Gabriel lui proposa de s'asseoir sur la terrasse et ils continuèrent leur

conversation sans évoquer davantage le projet de la jeune femme. Ce fut à son tour de répondre à ses questions. Elle se montra curieuse et Gabriel lâcha les informations sans le vouloir, se laissant aller à parler de lui. Il n'en avait jamais autant dit depuis dix ans. Vers vingt heures, la mère de Jannecke passa la tête au-dessus du grillage et elle lui demanda de rentrer pour dîner. Ils se séparèrent à regret et promirent de se revoir.

Quand Gabriel se retrouva seul, il éprouva un sentiment de vide, presque de frustration. Il avait parfaitement réussi à se passer des autres êtres humains depuis plusieurs années et à vivre uniquement pour son travail, ce qu'il appelait son vibrato. Mais, quel délicieux plaisir que la conversation... Il connaissait parfaitement les facteurs du désordre chez lui : la tendresse, la séduction, la curiosité... Autant d'émotions dangereuses, inutiles qu'il devait traiter comme les adversaires de son travail. Ce qu'il fit immédiatement en décidant de ne pas sortir sur la terrasse le lendemain malgré le temps superbe annoncé. Il n'avait pas le droit d'être ému à ce point par une femme, ce n'était pas tolérable. Les vacances ne dureraient pas éternellement. Ces gens partiraient. Jannecke l'oublierait. Pas question de mettre en péril une bonne organisation qui avait fait ses preuves.

Le début de la journée se passa comme prévu. Il ne sortit pratiquement pas de l'atelier et connut un de ces moments de concentration si favorables à l'avancée de ses projets. Deux bouquets de fleurs étaient déjà terminés, il ne manquait plus que le troisième qu'il était en train d'achever. Il tenait absolument à respecter ses engagements. Son marchand comptait sur lui et cette régularité faisait partie de leur accord. Pour travailler, il avait chassé le souvenir de Jannecke à grand renfort d'incantations telles que *"je ne dois pas penser à cette fille"*. Non seulement, elles manquaient leur effet mais elles le ramenaient sans cesse aux émotions que suscitait sa présence auprès de lui. Cependant, Gabriel fut pris par son travail et le souvenir de Jannecke resta léger, délicieusement euphorisant.

Cependant, après le déjeuner, il ne supporta plus de rester enfermé dans son atelier. Sans bien comprendre pourquoi, il eut envie de revoir les dunes de

Brétignolles. Il n'était pas retourné là-bas depuis l'année de son installation aux Sables, il y avait presque dix ans maintenant. Cela s'imposa à lui comme une nécessité et il partit sur le champ. Arrivé au bout d'une route en impasse dans la forêt de Sauveterre, il laissa la voiture et s'engagea à pied sur un petit sentier qui conduisait au sommet d'une colline boisée. Personne, pas un bruit, peu de vent, c'était très agréable. En haut, la vue se dégagait : il pouvait apercevoir les dunes, le tapis des chênes-verts et, plus loin, la plage avec une vue magnifique, une lumière éclatante. Pourtant, ce qui le rendait heureux, c'était le souvenir de cette fille. Cela faisait bien longtemps que quelqu'un lui avait donné envie de sourire. Une allégresse étonnante avait chassé son scepticisme habituel et il avait le coeur léger. Il dut se rendre à l'évidence : cette promenade n'avait qu'un seul but, sans doute inconscient mais bien réel, la rejoindre virtuellement dans un endroit où il pourrait laisser son sentiment se dilater en toute liberté, être un peu fou. Gabriel se demanda s'il était possible qu'il fût amoureux après seulement quelques échanges de banalités et il secoua la tête sans conviction. Cependant, elle occupait toutes ses pensées. Il se promit de faire sa connaissance, d'oser lui faire part de ce qu'il ressentait, il n'avait plus le choix.

Revenu chez lui, il se rendit dans le jardin pour tailler quelques plants, renouer les liens des roses trémières, leur donner un peu d'eau et, peut-être, la rencontrer par hasard. Son regard croisa immédiatement celui de Jannecke. Elle lui fit un signe timide de la main. Il vint vers elle à pas lents. N'était-ce pas ce qu'il souhaitait ardemment ? Pourtant il s'approcha avec une certaine appréhension, celle que donne l'expérience des déceptions mais elle était tempérée par la chaleur d'un sourire de plus en plus radieux à mesure qu'il s'avançait.

— Salut Gabriel ! Tu n'as pas sorti ton chevalet aujourd'hui ?

— Non. J'avais du travail d'atelier à finir. Qu'est-ce que vous avez fait avec tes parents ?

— Eux, ils sont allés voir des chevaux. Et moi, je n'avais pas envie, alors j'ai fait du jogging sur la plage. J'ai marché jusqu'au phare et je suis revenue.

Elle sembla rêveuse un instant, puis elle reprit :